



« Ça s'débat » | Les paroles restent (2019)

SYNTHÈSE

«La place de la parole dans l'émancipation individuelle et collective ? »

Introduction

« Ça s'débat » est un projet du Centre Vidéo de Bruxelles-CVB, atelier de production de films documentaires et association d'éducation permanente, œuvrant également dans le champ de la Cohésion sociale, pour mettre le cinéma au service de la démocratie. Dans cet esprit, « Ça s'débat » propose à des publics de tous horizons des rencontres et échanges autour des enjeux du vivre ensemble, et ce dans une approche engageante et participative.

Le samedi 7 décembre 2019, une projection-débat a eu lieu au Cinéma Palace dans le cadre du Festival du Cinéma Méditerranéen autour du film « Les paroles restent » de la réalisatrice Pauline Roque :

« Pendant six mois, trente jeunes Bruxellois participent au concours Eloquentia et se forment à l'art oratoire pour oser élever leur voix en public. Au milieu d'eux, Kassy, Nael et Esther se frayent un chemin. Leurs mots s'enchaînent, se délient. Résistent aussi parfois. De ces manquements à la parole une autre voix émerge et les rapproche chaque jour un peu plus près d'eux-mêmes ».

L'angle du débat choisi était « La place de la parole dans l'émancipation individuelle et collective ? ». Ainsi, avant la projection du film, l'animatrice a rappelé ce qu'est la parole, pour la plupart d'entre nous ; au cœur de nos relations, entre ami.e.s, en famille, à l'école ou au travail, dans l'espace privé ou public, elle permet d'exprimer des sentiments, des pensées, des convictions, de se (re)positionner, d'argumenter, de se faire comprendre et entendre. Pourtant, les obstacles pour prendre la parole sont nombreux, entre la timidité, la peur du jugement, le manque de confiance, les barrières linguistiques, ou encore les rapports de force multiples. Maîtriser la prise de parole peut ainsi devenir un formidable outil d'émancipation non seulement individuelle mais aussi collective. Avant la projection du film, le public a ainsi été invité à se poser la question des obstacles auxquels il fait face, lui, individuellement et collectivement, pour s'exprimer librement.

Le film a été produit en partenariat avec l'association Les Ambassadeurs d'expression citoyenne, représentée lors du débat par la coordinatrice et formatrice Monia Gandibleux et le jeune ambassadeur Nael, également protagoniste du film.

Le CVB documente les échanges grâce à des synthèses rédigées par des invités externes ou en interne. Le document qui suit a pour objectif d'une part de résumer les principaux traits

du débat, et d'autre part de les accompagner d'une analyse personnelle de l'auteur. Ces synthèses permettent une lecture distanciée, et offrent des pistes de réflexions et d'actions pour l'avenir.

L'auteur

Alain Lapiower, né en 1952, est psychopédagogue de formation et musicien. Il a beaucoup travaillé comme animateur avec des jeunes issus de l'immigration et s'est intéressé et engagé auprès du mouvement hip hop à Bruxelles, où il a dirigé l'association Lezarts Urbains jusqu'en 2017, basée à Saint-Gilles.

Débat en présence de la réalisatrice Pauline Roque, de la coordinatrice et formatrice de l'asbl Les Ambassadeurs d'Expression Citoyenne, Monia Gandibleux, et du jeune Nael, Ambassadeur d'Expression Citoyenne et protagoniste du film.

Sur la réalisation du film et les acteurs

- Comment avez-vous fait pour choisir ce sujet ? (Question du public)
- Pauline : j'avais envie de prendre la parole, plein de gens crèvent d'envie de parler, on n'a pas besoin d'aller chercher, ils sont là partout même dans cette salle ! J'avais été vraiment ébahie par Monia et Bruno, leur façon de travailler avec des jeunes...
...On n'avait que deux jours de tournage, c'était très peu. En fonction de ce qui s'est passé face à la caméra on s'est attaché à certaines personnes, il y avait la complémentarité entre 3 profils très différents, c'était intéressant de voir comment chacun contrôlait la parole à sa manière.
...On avait choisi de créer une image chaleureuse et de mettre en valeur les personnes. On a eu vraiment cette chance d'être intégrés au groupe, mais en gardant une distance honnête, on était au plus proche de ce que ressentaient les participants tout en gardant un respect de l'espace vital de chacun.
- A Nael: comment se fait-il que tu aies participé à la formation ?
- Nael : ça fait plusieurs années que j'aime ce genre d'événements, pas mal de choses se passent actuellement dans ce domaine, c'est un peu à la mode. On a vu le film sur Eloquentia à St Denis (*A voix haute*), mais en Belgique et à Bruxelles aussi il y a plein d'initiatives, par exemple le Parlement Jeunesse pour reconnecter les jeunes avec le plaisir des mots. Juste les mots pour les mots, le plaisir de la formule, peu importe l'opinion politique. Par un ami j'ai appris l'ouverture des candidatures au concours.

- Cette méthode est-elle adaptable pour tous publics, par exemple pour les quartiers populaires ? (Question du public)

- Monia : oui, c'est d'ailleurs notre public cible. La parole c'est pour tout le monde, même si on souffre d'un handicap, de timidité... Quelle que soit l'histoire de chacun, on a tous envie de pouvoir s'exprimer. Nous ne proposons pas une « boîte à outils », mais un accompagnement, de là où se situe la personne vers là où elle a envie d'aller. Nous travaillons avec énormément d'élèves des quartiers où on a très peu le loisir d'exercer une parole.
- Nael : au sein de la formation certains sortaient à peine du secondaire, d'autres étaient à l'université... ils venaient de toutes les régions de Bruxelles, de tous les milieux, de familles complètement différentes, avec des envies d'études et des hobbies complètement différents. Et c'est aussi ça qui était fort, ces différences ont permis un enrichissement. Ça nous a permis d'en apprendre sur chacun d'entre nous mais aussi d'aller puiser une force chez les autres.

Les concours...

- Moi j'ai toujours eu un souci avec les concours... il y a une sorte d'écémage. Je comprends qu'on essaie de faire en sorte que les participants apprennent à s'opposer, à porter la contradiction, mais est-ce que ça reflète vraiment votre travail, ou au contraire l'important se passe avant, au sein du groupe ? (Question du public)
- Monia : évidemment le « concours » pose problème, c'est presque devenu un mauvais mot. Nous le considérons plutôt comme une émulation personnelle.
- Nael : c'était là le gros boulot des « Ambassadeurs » durant la formation. Malgré le concours, les candidats doivent continuer à s'entraider, répéter entre eux... là [dans le film]

on voit surtout la compétition et c'est vrai que ça peut poser question, mais on a vraiment continué à échanger, à se dévoiler les uns les autres. Ça offrait des failles à l'adversaire, mais on était beaucoup plus dans cette dynamique-là que dans celle d'un concours.

- C'est vous qui apprenez aux élèves à parler comme ça ?

- Monia : d'abord on ne leur « apprend » pas, on les accompagne, cette nuance est hyper importante. Nael savait parler sans nous, d'ailleurs il se débrouillait plutôt pas mal. Simplement, ils arrivent avec un projet, avec leur voix, leurs mots, leurs maux aussi et on se pose avec eux la question « que faire de tout ça ? ». Le concours donne l'occasion de se dépasser, ça te propulse à oser des choses autrement.

Spontanéité et authenticité

- Ceux qui arrivent en finale parlent très très bien mais perdent peut être quelque chose... alors que la fille africaine (Kassy) qui ne sera pas sélectionnée, à sa manière, parle très bien aussi, mais différemment. On arrive à quelque chose d'un peu trop huilé pour moi et on a perdu une force, de vécu, peut être. (Question du public)

- Monia : les participants au concours reçoivent chacun une thématique et une position à défendre, en une semaine de préparation. Ce n'est pas une prise de position qui doit être contraire à leurs valeurs, ils doivent trouver des mots en accord avec ce qui est imposé mais aussi en respect de ce qu'ils sont. Et pour info, Pauline a mis en avant de magnifiques personnalités, mais les gagnants ont aussi un vécu, je les connais par cœur, Amit, Thomas ou Imane... ont le même parcours, ils viennent avec leurs tripes sur scène. L'éloquence ce n'est pas seulement la forme, c'est aussi l'authenticité...

- Un gamin de la salle : ... mais ils parlent pas normalement, ils parlent comme les avocats ! (éclat de rire général)

- Monia : tu as raison, ce n'est pas du « parler » normal, c'est être brillant et soudain dire une pensée hyper profonde... c'est vrai que c'est quelque chose d'un peu « joué », c'est le principe, mais ce n'est pas vraiment du plaider. Certains dans la salle ont dit « c'est du slam »... Chaque joueur a sa propre voix. Un des joueurs, Aslam, fait du slam, son prénom était prédestiné. Ça dépend de la culture de la langue et de chacun. Vous êtes libres de réciter un poème, de plaider, invectiver, être plein de douceur, être totalement vous et délivrer votre message, il n'y a pas de canevas enfermant.

...Concernant Esther qui est terriblement touchante, je ne me lasse pas de la voir. Elle ne connaissait personne, a débarqué devant le groupe, on lui a demandé de s'expliquer, elle ne s'est pas dégonflée et a été adoptée car elle est terriblement authentique. Elle a encore du travail à faire, faut qu'elle arrive à brocher ses fin de phrases, mais quand on est comme ça on touche forcément, même si tout n'est pas correct...

Obstacles à la parole et évolution personnelle

- Pauline : c'est un constat, les jeunes sont parfois bloqués par un modèle. Esther explique qu'elle avait l'impression de devoir atteindre le même niveau que sa sœur et son frère. Dans ce cas, en se détachant des modèles imposés et des codes, on peut arriver à trouver une liberté intérieure, qui est plus profonde et plus complexe. Cette complexité n'est pas forcément acquise dans tous les milieux, mais c'est elle qui est à écouter. C'est très beau chez Esther cette hésitation, et en même temps cette volonté de parler. Son personnage dans le film incarne ces personnes qui n'ont pas eu la parole pendant longtemps et qui soudain peuvent la prendre. Mais même en pouvant la prendre c'est impossible si on n'y est pas habitué. Il faut justement écouter ce silence, c'est comme ça qu'on arrivera à débloquent la parole qui n'est pas portée par des modèles oppresseurs. Je crois que c'est en essayant de comprendre qui on est qu'on peut arriver à se détacher de ses modèles, autant collectivement que dans notre intimité.

- Monia : il faut en effet aussi apprendre à écouter et un excellent joueur est d'abord quelqu'un qui écoute, car tout se niche souvent dans les mots de l'autre et pour bien argumenter il faut savoir à qui on a affaire en face... D'abord bien se connaître, on ne dit pas assez aux jeunes et aux élèves de bien se connaître.

- Est-ce un sujet dont vous parliez entre vous avant la formation, la place de la parole et la formation ont-elles changé quelque chose ?

- Nael : on s'est peut-être pas posé la question de manière aussi sérieuse, mais on a vraiment senti un avant et un après, même dans la façon de s'aborder les uns les autres. La place de la parole dans la vie de chacun, c'est compliqué à dire, mais oui le résultat est ancré en nous, un apprentissage très « technique » et un apprentissage plus personnel. Pour parler de moi par exemple, c'est laisser paraître mes émotions. Par exemple dans ma conclusion, je parle de mon arrière grand-mère... ç'aurait été impensable auparavant.

L'expression dans notre société

- Il faudrait que chacun puisse trouver son moyen de s'exprimer, pouvoir dire ce qu'il ressent. Qu'est-ce qu'on fait dans notre société en général chez nous les adultes, quel espace il nous reste pour trouver nos moyens d'expression ? (Question du public)

- Nael : moi je trouve que les gens n'ont jamais eu autant d'espaces et de moyens pour s'exprimer. Peut-être pas sur les bons supports, que sont notamment les réseaux sociaux, n'empêche qu'il n'y a jamais eu autant d'écrits : un journal intime, un blog, des propos négatifs ou positifs sur Twitter ou Facebook... Par contre le vrai boulot, c'est ce qu'on fait de cette prise de parole, comment on prend la parole, quel message à faire passer. C'est plus sur le comment que sur la quantité, c'est exactement ce que font les Ambassadeurs.

... Pour ce qui est de la dimension politique de la parole, je crois qu'on est tous conscients qu'on ne peut pas y échapper, ce film peut être apprécié de tous les côtés et de tous les bords. Pendant ce concours et pendant la formation, on était dans un cocon, ce film en est un peu le produit. Si certains veulent en tirer un enseignement, s'appuyer dessus pour énoncer telle ou telle pensée, c'est leur droit mais faut que vous sachiez que nous étions dans une démarche assez pure, juste la parole pour la parole, les mots pour les mots, sans penser à d'éventuelles récupérations ou nous dire ceci pourrait nous amener à nous mettre dans telle ou telle position, dans telle case.

Dans l'enseignement ?

- Donne-t-on une place dans les écoles à ce genre de qualité d'expression, les débats, les joutes orales ? (Question du public)

- Monia : j'ai enseigné 11 ans pour me rendre compte que l'école était complètement stigmatisante et le terrain de jeu beaucoup trop petit. Donc Bruno et moi nous avons dit stop à ce système que nous avons quitté. L'école est un problème, mais il y a des profs extraordinaires dans chaque école, qui nous appellent en primaire comme en secondaire ou en supérieur et nous sommes débordés.

Parfois les profs ont peur de vivre autrement quelque chose avec leurs élèves, donc ils font appel à des animateurs extérieurs, mais nous négocions actuellement avec les ministères pour essayer d'instaurer cela dans le cursus classique. Il y a un effet de mode, mais tant mieux, depuis le Grand Oral (concours d'éloquence sur France 2). Quand on demande à un gamin « est-il raisonnable d'aimer à la folie ? ». Comment va-t-il trouver de l'inspiration ? Il va chercher dans les grands poèmes, donc il retourne à la lecture et à l'écriture car son texte doit être écrit. Il y a une vraie réconciliation des jeunes avec l'écriture par le biais de la parole...

En conclusion, l'animatrice demande à la salle si elle souscrit à cette maxime « je parle donc je suis », pour participer à un exercice de « débat mouvant » inspiré du film, et le vote à main levée, « pour », « contre » ou « indécis », est quasi unanime. Pauline ajoute : il y a une intention de parole qui est importante précisément parce qu'il y a eu un raté, que la parole a été retenue pendant très longtemps et qu'elle a enfin ici la capacité de s'exprimer...

Synthèse et avis personnel

Les échanges avec la salle se sont principalement déroulés sous forme de questions-réponses avec les 3 intervenants. Tant sur la réalisation du film, que sur le travail accompli par les « Ambassadeurs d'Expression Citoyenne ». Le documentaire et l'action de cette association ont suscité un réel enthousiasme.

Il y a quelque chose de très perceptible mais aussi de très touchant dans l'intensité et la portée du parcours personnel des « acteurs » à l'écran ; dans leur progression technique, leur assurance grandissante et leur maîtrise du charisme. On est séduit par la dimension épanouissante mais aussi par le cheminement émancipateur, l'enjeu socio-politique est implicite mais très présent et la salle l'a bien saisi.

Tant le film que les réactions du public nous permettent de prendre la mesure de l'engouement actuel pour cette forme de revalorisation et de remédiation avec la parole « écrite » que constituent ces tournois d'éloquence et les formations pointues qui les accompagnent. Une vague et une vogue qui suscitent un élan puissant de sympathie dans les médias, ainsi qu'au sein des milieux et des institutions en charge de la transmission culturelle.

Mais aussi, et c'est là la grande surprise et le grand émoi, on découvre une passion et un étonnant savoir-faire de la part d'acteurs et de publics qu'on n'attendait pas sur ce terrain ; des cercles de plus en plus en plus larges issus de milieux diversifiés et souvent issus des immigrations. Il y a là sans doute une part d'énigme mais le constat nous éclaire sur ce que Pauline Roque nomme un « raté », cet énorme décalage qui sévit entre l'aisance verbale des élites de Culture et le « marais » de ceux qui sont tenus à l'écart et de leurs langues mal ficelées.

Des passionnés comme les *Ambassadeurs* s'emploient avec dextérité et profond respect à tenter de réduire ce grand fossé et nous applaudissons à cette militance dont nous avons tant besoin.

Ce qui peut éventuellement faire polémique ou en tout cas permettre un doute, a été exprimé innocemment, comme le dit l'adage, par un enfant de la salle : « ils ne parlent pas normalement ». Au delà, a été posée cette question pertinente de la spontanéité et d'une forme de perte ou de déconnexion dirons-nous, avec le vécu ou l'authenticité. Là se concentre un vrai débat, car on ne peut nier la dimension normative, voire d'acculturation, que suppose l'accès à ces joutes et surtout à ces premiers prix.

Conclure n'est pas si simple qu'il y paraît, car on constate une réelle ouverture et même une forme d'empathie de la part de l'establishment pour ces nouvelles formes de prises de paroles que sont le stand up, le slam, l'art des « punch lines », la poésie urbaine en général, qui s'invitent désormais dans les auditoriums. J'ose émettre l'idée que le vieux monde académique est sur la défensive et condamné à s'ouvrir sous peine de dépérissement. Mais le vieux hiboux conservateur a plus d'un tour dans son sac. Affaire à suivre...

Cette question de l'accès à la parole, qu'elle soit orale ou « écrite », et par voie de conséquence de la reconnaissance de formes moins conformes, se débat au cœur de la plupart des confrontations sociales depuis au moins la Révolution Française. C'est une préoccupation à caractère politique, culturel et pédagogique depuis qu'existe le souci de démocratie.

Un nouvel épisode de cette tension permanente nous invite à y réfléchir et à nous engager.